

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 25 centimes la ligne. RÉCLAMES: 20 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et Fils, 26, Chaussée d'Alseberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 47, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11.6. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 5. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 13, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 9 08, 9 40, 11 34, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 04 soir

Table with 2 columns: Date (DU 15 OCTOBRE, DU 16 OCTOBRE) and values for various financial indicators like 3 0/0, 4 1/2, Emprunts (5 0/0).

ROUBAIX, 16 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Hier, à la commission de permanence, M. le duc Decazes a donné des détails sur l'affaire Ballesté, un de nos compatriotes, qui a été arrêté en Espagne par les autorités espagnoles. Le ministre des affaires étrangères a obtenu sa délivrance. M. le duc Decazes, à propos de la récente note de l'Espagne, a déclaré que le gouvernement français avait fait une réponse détaillée qui avait obtenu l'approbation générale des gouvernements étrangers. L'ambassadeur d'Espagne, a ajouté le ministre, a reproduit les griefs accumulés de longue date; c'est une sorte de réponse à la réponse du gouvernement français. M. Decazes affirme qu'il a fait son devoir comme le firent ses prédécesseurs, il faut donc ramener à ses justes proportions l'effet que la note a pu produire. La réplique du gouvernement français fera ressortir une fois de plus la loyauté et la droiture de la France dans ses relations avec l'Espagne, a dit M. Decazes en terminant. M. de la Bouillerie a insisté sur les reproches adressés au gouvernement concernant l'Espagne et le rappel de l'Orénoque. M. Decazes renouvelle l'assurance qu'il a agi conformément aux vrais intérêts et à la vraie dignité de la France. Le Pape lui-même n'a pas été l'avis de M. la Bouillerie, car il n'a pas trouvé que la France manquât en vers lui de respect et de déférence. M. de Cassey a porté de la prompt publication du rapport sur le projet de loi des cadres de l'armée. Il déposera au début de la session plusieurs projets accessoires. M. de Chabaud-Latour voudrait que la commission de l'armée fût réunie avant la rentrée de la Chambre. M. de Mshy prétend que la neutralité n'est pas observée dans les élections de Nice. M. de Chabaud-Latour déclare que le gouvernement apprécie les services de M. Médecin. Ce que le gouvernement veut, c'est de mettre hors de toute discussion la nationalité française légitimement acquise pour le comté de Nice. L'incident clos, M. Tard a parlé des mesures contre les journaux. La séance a été levée sans autre incident.

Nous avons signalé les discours prononcés en Italie par M. Thiers. Le gouvernement de Victor-Emmanuel lui-même ne serait ému, paraît-il, des attaques violentes de l'ancien président contre le maréchal de Mac-Mahon, ses ministres et la majorité de l'Assemblée, et il aurait fait savoir à M. Thiers que la prolongation de son séjour en Italie lui semblait de nature à troubler l'harmonie existant entre les deux Etats. Cette communication, dit une dépêche de l'Agence Havas, aurait été faite à M. Thiers avec les plus grands égards. On sait pourtant que la France catholique n'est guère sympathique au monde officiel de Rome. Il faut donc que M. Thiers ait été bien loin pour qu'on en soit réduit à le prier de s'en aller ailleurs ses récriminations déborder et ses injures contre ceux de ses compatriotes qu'il a trompés en février 1871. Jusqu'à quel degré d'abaissement verrons-nous tomber cet homme, qui aurait pu avoir dans l'histoire une si belle page et qui en est arrivé à scandaliser les étrangers par sa parole, comme Rochefort les scandalise par ses écrits. Un mouvement assurément bien digne d'attirer l'attention se produit depuis quelque temps en Allemagne, et s'étend même jusqu'en Angleterre et en Amérique. Au lendemain de grandes victoires qui l'ont rendu tout puissant, un homme a déclaré au catholicisme une guerre acharnée. Il a la force publique à sa disposition, les tribunaux lui obéissent, tous les pouvoirs sont dans ses mains, et il n'épargne rien pour arriver à son but, ni les menaces, ni les persécutions. Les évêques sont emprisonnés, leurs biens vendus à l'écart pour payer les amendes considérables dont on les a frappés, les écoles congréganistes sont interdites, les séminaires sont fermés, les ultramontains expulsés, et c'est au moment où sevit le plus cruellement cette grande persécution que les conversions au catholicisme augmentent, et que ce qu'il y a de plus élevé dans la nation embrasse la religion romaine. Et il ne faut pas contester l'importance de ce mouvement; après le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, le duc Frédéric de Mecklembourg-Schwerin, le prince de Hesse-Darmstadt, la princesse Charlotte de Mecklembourg-Schwarin, le catholicisme a reçu dans son sein les comtes de Stolberg, de Bloome et tant d'autres. Hier, c'était la reine-mère de Bavière, une princesse prussienne, qui embrassait la religion catholique. Un télégramme que le Standard reçoit de Vienne et qui nous parvient aujourd'hui, annonce la conversion de Mgr Harless, chef de l'Eglise protestante en Bavière. Enfin, s'il faut ajouter foi à la nouvelle que donnait ces jours passés le Vaterland de Vienne, et qui n'a pas encore été démentie, la fille unique de M. de Bismark serait disposée à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique. Nous ne rappellerons pas que les

néophytes d'Allemagne ont des imitateurs jusqu'en Angleterre, la conversion du comte Ripon a fait assez de bruit en son temps pour que l'on n'ait pas à y revenir. Mais restant en Allemagne, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître ce singulier mouvement qui porte les âmes à embrasser la foi persécutée. Nous ne savons si la reine-mère de Bavière et Mgr Harless rencontrent beaucoup d'imitateurs dans les classes moins élevées de la nation, et si le peuple suit l'exemple qui lui vient de si haut; quoi qu'il en soit, le mouvement que nous signalons n'est pas moins important. Le prince chancelier fera bien de méditer sur ce sujet; il se conviendra qu'une loi immuable veuille qu'une réaction salutaire soit la suite de tout excès, et que la persécution n'est pas toujours le meilleur moyen de triompher, surtout dans le domaine des choses de la loi. M. le duc de Padoue a adressé au maréchal de Mac-Mahon la lettre suivante: Paris, le 15 octobre 1874. Monsieur le maréchal, Un arrêté ministériel me révoque des fonctions de maire de la petite commune de Courson-l'Anunay. J'aurais, dans d'autres circonstances, laissé passer avec une indifférence silencieuse cet acte d'autorité; je ne puis en agir ainsi aujourd'hui. Si cette mesure a pour but de désavouer le langage que vous m'avez tenu lors de ma récente visite, mon devoir est d'en affirmer une fois encore l'exactitude absolue, et personne ne mettra ma parole en doute. La lutte électorale engagée dans Seine-et-Oise est, Monsieur le Maréchal, quelle qu'en soit l'issue, dès à présent viciée au profit de mon adversaire par une ingérence regrettable. Quelques-uns s'en réjouissent; mais ce ne seront ni les hommes d'ordre, ni les citoyens indépendants; ce seront vos ennemis et les nôtres. Je désire, Monsieur le Maréchal, qu'un avenir prochain ne montre pas à tous les tristes conséquences de la politique imprudente suivie par votre cabinet. Je garde toujours pour votre Excellence, Monsieur le Maréchal, mes sentiments de profond respect et de haute considération. Duc de PADOUX. Le Patriote de la Corse publie une dépêche du prince Jérôme à M. Rabou, et qui est ainsi conçue: Paris, 5 octobre 1874, 10 h. Je reçois seulement ce matin votre dépêche d'hier au soir, 9 heures. — Le résultat que vous m'annoncez est fâcheux, surtout pour nos amis. Remerciez vivement tous mes amis dévoués. Mes sentiments pour Ajaccio ne sauraient changer. Je vous attends jeudi. Je serai heureux de vous témoigner mes sentiments affectueux pour ce que vous avez fait. NAPOLÉON (Jérôme). Le bruit courait hier à la Bourse de Paris que l'ex-impératrice était assez gravement malade à Chislehurst. On écrit d'Hennebon au Journal du Morbihan que, dimanche dernier, M. de Bouëtien de Kerouguen, candidat légitimiste, ayant été réélu contre M. Trottier, candidat républicain, la proclamation du résultat du

scrutin a donné lieu à une manifestation des partisans de M. Trottier. Dans la soirée, une masse compacte d'ouvriers de l'usine Trottier garnissait la place, et, de cette foule, se sont élevés des cris de: « A bas les prêtres! A bas les riches! Vive Quatre-vingt-treize! L'Union malonne et dinanaise rapporte que, à Dinan, les partisans du candidat républicain ont brisé les vitres du presbytère et ont crié: « Vive la Rouge! » etc.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix. Paris, 15 octobre 1874. L'unité de direction manque dans les conseils du gouvernement. C'est ainsi que, à propos des élections bonapartistes, des instructions favorables à une neutralité absolue, paraissent partir du cabinet de la Présidence, tandis qu'au contraire le ministère de l'intérieur fait une guerre très-vive à ces candidatures. Nous voyons des journaux septennalistes condamner la candidature de M. Brasme dans le Pas-de-Calais, tandis que la Presse, au contraire, se montre très sympathique à ce candidat de toutes les gauches. Il y a, dans le ministère, des membres qui veulent que le centre droit reste uni à la droite; mais d'autres membres veulent que le gouvernement prenne son appui sur une majorité formée par les modérés des centres. Tel est le système soutenu de nouveau hier soir par la Presse, organe du duc Decazes. Ce journal, pour rallier le centre gauche, s'attache à moter le centre droit. Pourrissant les contrepois de la force réactionnaire un peu excessive qui s'était développée après le 24 mai; posant, avant le 27 octobre, les seules conditions possibles d'une restauration monarchique, et, après le 27 octobre, maintenant résolument ces conditions; fondant, le 20 novembre, un gouvernement existant sous le titre de République et dont tous les actes heureux devaient, par conséquent, profiter à un régime qui n'était pourtant pas le régime préféré des auteurs du septennat; enfin, ne cessant pas de repousser certaines propositions intempestives de la droite extrême et se faisant représenter dans le sein du cabinet par un ministre qui suit à l'extérieur la politique la plus libérale, la moins exclusive, la moins conforme aux intérêts connus, ou vus particulières de la droite extrême. Ainsi il résulte de ces aveux de la Presse que c'est le centre droit qui, après le 27 octobre, a fait avorter la tentative de restauration monarchique; c'est le centre droit dont la politique a favorisé les actes heureux qui devaient profiter à la république. La Presse dit encore: « Pourquoi ne pas admettre l'abrogation des monarchistes du centre droit, qui ont reconnu que la république septennale est moins éloignée de la monarchie constitutionnelle, rêve de leur vie, que la monarchie de droit divin? » L'organe du duc Decazes, comme vous le voyez, veut établir la république septennale avec le concours du centre gauche, à la condition qu'il se sépare ouvertement de l'extrême gauche; mais, par malheur, les Casimir Périer, les Ferry, les Dufaure, l'autre chef du centre gauche sont, dit la Presse, désarmés, et ce ne sont pas eux non plus qui ont les clefs de la maison. Alors, après un pareil aveu, à quoi sert donc cet appel fait au centre gauche en faveur d'une république septennale dont les clefs sont entre les mains des radicaux? Quelle pituise et impuissante politique? Elle nous conduit à l'anarchie à l'intérieur et à toutes les humiliations, au dehors. Le gouvernement ne met pas en doute que c'est la Prusse qui a fabriqué la nouvelle note envoyée de Madrid. Le Journal de Paris, en position d'être bien informé, n'hésite pas à convenir que cette intervention du cabinet de Madrid donne une portée très grave au memorandum de Serrano. Le Journal de Paris, en nous recommandant le sang froid au milieu de cette position difficile, se contente de dire qu'il nous faut attendre le minimum des concessions qui nous sont réclamées par le cabinet de Madrid. Ainsiqu je vous l'ai fait pressentir, hier, la télégraphie carliste dément la nouvelle fabriquée à Santander, au sujet de la prétendue soumission des bataillons carlistes. Les mêmes dépêches démentent la mort de Tristany et ajoutent ce qui suit: On fait injure au chevaleresque maréchal Elio en supposant qu'il refuse le commandement de l'armée carliste à cause des actes de vandalisme des volontaires. Nous nions ces actes et mettons nos ennemis au défi de préciser les lieux et les victimes. Ajoutons que dans l'armée carliste l'obéissance des généraux est aussi absolue que celle des simples soldats. Notre ami le vicomte Héliou de Barrême, dans une circulaire aux électeurs des Alpes-Maritimes, expose les motifs inspirés par le plus noble patriotisme qui le décident à se désister de sa candidature. P. S. — L'incident relatif à la candidature du duc de Padoue dans Seine-et-Oise s'envenime. Le Pays publie, ce soir, une lettre très vive de M. de Padoue qui maintient l'exactitude de son récit de sa conversation avec le maréchal de Mac-Mahon et donne un démenti à M. Limbourg, préfet de Versailles. Mgr l'évêque d'Orléans fait paraître demain chez l'éditeur Douniol, une éloquent brochure sous ce titre: « Lettre à M. Minghetti sur la spoliation de l'Eglise à Rome et en Italie. » DE SAINT-CHÉRON.

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

Le Conseil général du département du Nord va entrer en session lundi prochain. Nos lecteurs ne verront pas sans intérêt quelques passages extraits du rapport que M. le Préfet doit lui soumettre. Ligne de Tourcoing à Menin.—La question de l'emplacement définitif à déterminer pour la gare de Tourcoing, en vue de la rendre commune au chemin de fer d'intérêt local d'Armentières à Roubaix, a été l'objet d'une longue étude entre l'administration et la Compagnie. Les difficultés sont aujourd'hui applanies; les parties se sont accordées pour placer la station près de la route départementale n° 22, selon les prévisions de la décision ministérielle du 8 mai 1873. M. le Préfet a invité de nouveau la compagnie à présenter ses plans parcellaires. Pour le service des tramways, M. le Préfet constate qu'il fonctionne avec succès dans notre ville et qu'il sera installé définitivement et complété. M. le Préfet fait connaître que les villes de Dunkerque et de Roubaix sont en instance pour obtenir cette innovation; que deux compagnies se présentent en concurrence pour l'établissement d'un tramway

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 17 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN. (Suite.) XXXVIII Je l'écoutais avec attention, mais avec une tranquillité qui n'était pas seulement extérieure. — Mais vous n'entendez donc pas? me dit-il avec plus d'impatience en ore qu'apparavant, qu'il s'agit pour vous de la porte de tout ce que vous possédez? oui, de tout!... Que diriez-vous, par exemple, continuait-il en regardant autour de lui, s'il fallait voir s'évanouir entièrement toute cette magnificence dont vous êtes environnée, et à laquelle vous êtes habituée; si cette maison elle-même, si tous les objets précieux qu'elle contient, si tout cela allait enfin disparaître à vos yeux sans retour? — Je dirais... Mais peu importe ce que je dirais ou penserais en pareil cas. Pour le moment, Lando, rien n'est perdu, puisque enfin notre procès de Sicile une fois gagné, toute crainte de ruine est chimérique. Permettez-moi donc, en attendant, de ne pas partager votre épouvante. — Oui, je sais que, plaidée par votre père, cette cause est gagnée. Mais si

quelque changement radical ne se produisait pas dans les habitudes de Lorenzo, il en sera de l'immense fortune qui l'attend encore comme de celle qu'il a achevé de dissiper. — Aussi, Lando, dès que l'issue du procès sera assurée, j'ai formé le projet d'obtenir de lui de partir, et de m'emmener, pour faire un de ces grands et lointains voyages, tels qu'il en a tant accompli autrefois. Nous finirons bien ainsi, je pense, par atteindre des régions où les cartes sont ignorées, et où il n'entendra plus parler ni de dés, ni de roulette, ni de Bourse. — Ni d'aucune donna Faustina, n'est-ce pas, ma cousine? me dit-il en riant. Mais ce n'est pas tout de bon que vous songerez à vous expatrier vous-même ainsi pour un temps indéfini, à quitter le monde civilisé, pour aller partager la vie qu'il mène pendant ses extravagants voyages? — J'en hésiterais pas un seul instant, je vous le jure! répondis-je avec chaleur. Je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse, si je puis obtenir qu'il se rende à mon désir. — Alors, me dit-il avec émotion, vous pourriez le sauver réellement, car il lui faut maintenant une distraction puissante, un changement complet et radical, un changement qui bouleverserait, en vérité, sa vie tout entière. Rien de moins ne sera efficace. Mais vous êtes bien admirable, cousine Genevra, il faut l'avouer! — En quoi, Lando, s'il vous plaît?

Vous verrez que, d'ici à un an, vous trouverez ma conduite très-simple, et j'aime à croire que Teresina sera du même avis. — Peut-être. Mais c'est qu'aussi, je vous le proteste, j'ai l'intention de me conduire tout autrement que Lorenzo. J'ai fait de grandes folies, Dieu le sait; mais il y a un terme à tout, et, en vérité, j'espère ne jamais imiter les siennes. — Avez, Lando! Vous me faites mal, et vous me faites de la peine! Il se tut et me quitta peu après, me laissant préoccupée, mais, au fond, fort peu troublée de sa révélation. Oh! quelle vie, quel repos, cet amour caché me faisait connaître! Cependant il ne me restait rien de l'exaltation de mon premier moment de transport, et je n'étais point non plus devenue insensible. Je voyais bien s'amonceler les nuages; je sentais que j'étais environnée de toutes sortes de menaces; mais je ne pouvais plus éprouver ce vague et terrible effroi que cause l'inquiétude de l'avenir. Que pouvait-il m'arriver? quelles tempêtes, quels dangers pouvaient me craindre? avec ce sentiment distinct et lucide d'un appui immanquable, d'un secours assuré, d'un amour toujours présent et vigilant, d'un amour plus tendre qu'aucun de ceux de la terre, d'un amour infini! — ce qu'aucun d'eux ne peut être. Même ici-bas, nous dormons en paix sur la mer la plus agitée lorsque nous sommes sûr de la main qui nous guide. Que serait-ce si nous sa-

vions que cette main est maîtresse des flots eux-mêmes, et peut les apaiser à son gré? Cette conversation avec Lando ajouta cependant beaucoup à mon désir de quitter Naples, et ce fut avec une véritable joie que je vis enfin arriver le jour de notre départ. Je faisais joyeusement, et de bonne heure, mes préparatifs dans ma chambre, où Lorenzo entraît bien rarement maintenant, lorsque je fus doublement émue de le voir soudainement apparaître. Mais dès que j'eus regardé un instant son visage pâle et bouleversé, je compris qu'il venait m'apprendre une effrayante nouvelle. Toutefois, ma pensée n'alla pas d'abord au delà de celle que m'avait suggérée Lando, et je m'écriai: — Parlez sans crainte, Lorenzo, j'ai le courage de tout entendre. Mais lorsqu'il m'eut répondu, ce fut à moi tour de pâlir, de pousser un cri d'angoisse, et de tomber à ses pieds, terrassée de surprise et de douleur. Mon père n'existait plus! A l'heure même où il rassemblait les derniers documents qui devaient compléter sa plaidoirie, dans ce cabinet de travail où mon souvenir allait toujours le chercher, à cette place même où il m'avait si longtemps gardée près de lui, il avait été foudroyé par la mort. Personne n'était près de lui. Au bruit de sa chute, le vieux serviteur qui se tenait toujours dans la pièce voisine était accouru, mais en vain. Aucun secours

n'avait pu le rappeler à la vie! Ce coup fut terrible, terrible en lui-même, et terrible aussi pour moi par ses effets. Le premier fut une déception immédiate de ma nouvelle espérance. Lorenzo était plus que jamais obligé de partir; mais il refusait maintenant absolument de m'emmener avec lui. Il ne semblait pas même comprendre que je puisse le désirer. A ses yeux, le seul motif de ce voyage n'existait plus. Je n'irais plus désormais chercher en Sicile que les émotions les plus navrantes, et son devoir était de me les épargner. Je ne savais que répondre. Je n'osais insister, de peur de l'irriter au moment même où la compassion que je lui inspirais pouvait aider ce léger retour de tendresse que je croyais apercevoir. D'ailleurs, j'eus peu de temps pour réfléchir; car entre le moment où cette fatale nouvelle me parvint et celle du départ de Lorenzo, quelques heures seulement s'écoulèrent, après lesquelles je demeurai seule, livrée à ma douleur, à l'amertume d'un mécompte que rien ne m'avait fait craindre, et au souvenir mélangé et inexplicable des adieux de Lorenzo! Il était évident qu'il n'attribuait mes larmes qu'à ma douleur filiale. Tant de fois, en effet, je l'avais vu partir sans en répandre, qu'il ne pouvait songer aujourd'hui que son départ les faisait couler presque autant que mon malheur. Il avait même eu l'air surpris de me voir insister pour l'accompagner jusqu'au bateau sur lequel il devait partir,